Document generated on 07/15/2025 6:26 p.m.

Culture

Travail, identités et construction d'une image de soi dans les récits de vie d'immigrants italo-montréalais

Mauro Peressini

Volume 15, Number 2, 1995

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1083876ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1083876ar

See table of contents

Publisher(s)

Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie

ISSN

0229-009X (print)
2563-710X (digital)

Explore this journal

Cite this article

Peressini, M. (1995). Travail, identités et construction d'une image de soi dans les récits de vie d'immigrants italo-montréalais. *Culture*, *15*(2), 27–46. https://doi.org/10.7202/1083876ar

Article abstract

This article proposes an analysis of the theme of work as presented in the life stories of Italian immigrants in Montréal. The telling of life stories is considered here as a narrative practice of which the goal is to construct and transmit a positive self image. The analysis of these narratives draws out two images. Firstly, by defining two distinct forms of work ("closed" work and "open" work) and by using two different criteria to assess past work experiences ("sociability" and "instrumentability" of work), the narrators are presented through their narratives as victims of imperfect and inevitably incompatible worlds: the more socially warm the space-time of work becomes, the less assured are the job and the revenues, and vice versa. Secondly, the identifies chosen by the narrators in the place and time of work portrays them as individuals for whom work is not an end in itself, a place of personal investment or realization. Rather than portraying independant individuals who, at work, affirm their own qualities, desires, or aspirations, the narratives present individuals who judge their self-worth by the excellence with which they have respected, in the workplace, family, community, or contractual models of behaviour imposed from outside by the group, tradition, or law. The conclusion suggests some explanation of the self-images that the work theme elicits in this way by contextualizing the group of narrators from whom the narratives were gathered.

Tous droits réservés © Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie, 1995

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Travail, identités et construction d'une image de soi dans les récits de vie d'immigrants italo-montréalais

Mauro Peressini *

This article proposes an analysis of the theme of work as presented in the life stories of Italian immigrants in Montréal. The telling of life stories is considered here as a narrative practice of which the goal is to construct and transmit a positive self image. The analysis of these narratives draws out two images. Firstly, by defining two distinct forms of work ("closed" work and "open" work) and by using two different criteria to assess past work experiences ("sociability" and "instrumentability" of work), the narrators are presented through their narratives as victims of imperfect and inevitably incompatible worlds: the more socially warm the space-time of work becomes, the less assured are the job and the revenues, and vice versa. Secondly, the identities chosen by the narrators in the place and time of work portrays them as individuals for whom work is not an end in itself, a place of personal investment or realization. Rather than portraying independant individuals who, at work, affirm their own qualities, desires, or aspirations, the narratives present individuals who judge their self-worth by the excellence with which they have respected, in the workplace, family, community, or contractual models of behaviour imposed from outside by the group, tradition, or law. The conclusion suggests some explanation of the self-images that the work theme elicits in this way by contextualizing the group of narrators from whom the narratives were gathered.

L'article propose une analyse du thème du travail tel qu'il se présente dans les récits de vie d'immigrants italiens à Montréal. Les récits de vie sont considérés comme des pratiques narratives dont le but est de construire et de transmettre à un interlocuteur une image de soi jugée positive. L'analyse des récits de vie dégage deux images. Premièrement, en définissant deux formes de travail distinctes (travail « fermé » et travail « ouvert ») et en utilisant deux critères différents pour juger les expériences de travail vécues dans le passé (« sociabilité » et « instrumentabilité » du travail), les récits tendent à présenter les narrateurs comme les victimes de mondes imparfaits marqués par une incompatibilité inévitable : plus le travail se présente comme un espace-temps socialement chaleureux, moins il assure une fiabilité de l'emploi et des revenus, et vice versa. Deuxièmement, les identités par lesquelles les narrateurs se mettent en scène sur les lieux et les temps de travail tendent aussi à présenter les narrateurs comme des individus pour qui le travail n'est pas une fin en soi, un domaine d'investissement ou de réalisation personnels. Plutôt que de mettre en scène des individus indépendants qui affirment, dans le travail, leurs propres qualités, désirs ou aspirations, les récits présentent au contraire des individus qui se valorisent par l'excellence avec laquelle ils ont su respecter au travail des modèles de conduite familiaux, communautaires ou contractuels imposés de l'extérieur par le groupe, la tradition ou la loi. La conclusion suggère quelques pistes d'explication des images de soi que le thème du travail suscite ainsi en contextualisant le groupe de narrateurs chez qui les récits furent recueillis.

* Musée canadien des civilisations, 100, rue Laurier
C.P. 3100, succ. B, Hull (Québec), J8X4H2

1. INTRODUCTION

Le thème du travail en milieu immigré a donné lieu à une vaste littérature qui, en ce qui a trait à l'immigration italienne au Canada, s'est surtout penchée sur la période précédant la seconde guerre mondiale (voir entre autres Harney 1974, 1977, 1979, 1980; Pucci 1981, 1985; Ramirez 1984, 1986, 1989, 1991; Ramirez et Del Balso 1980; Scardellato 1985; Sturino 1981, 1985; Zucchi 1985; pour le second après-guerre, voir Iacovetta 1986 et des passages de Peressini 1984, 1990). Pour plusieurs de ces auteurs en majorité historiens, l'approche biographique (histoires ou récits de vie) fut utilisée comme une méthode privilégiée pour retracer l'ensemble des parcours professionnels des immigrants, pour reconstituer les contextes économiques et sociaux concrets traversés par ces acteurs ou pour restituer leurs stratégies, leurs aspirations et leurs valeurs (voir, par exemple, l'utilisation plus ou moins extensive des récits de vie dans Ramirez 1984, 1986, 1991; Sturino 1981, 1985, 1989; Iacovetta 1986; Peressini 1984, 1990).

Cette utilisation des récits de vie, dans le cadre de ce qui est appelé l'histoire orale, voit surtout l'approche biographique comme une *source privilégiée de données* qui compense la rareté des sources d'informations sur divers domaines : sur des contextes sociaux relativement marginaux ou exclus socialement (Ferrarotti 1983 : 45); sur des groupes sociaux n'appartenant pas aux élites ou dont les points de vue n'apparaissent pas dans les sources officielles (Thompson 1979 : 251, 262; Morin 1980 : 316); sur le changement social tel qu'il se présente dans la multitude de pratiques, de décisions et de stratégies quotidiennes parallèles aux pressions institutionnelles et aux « grands événements » de l'Histoire (Thompson 1979 : 260-61; Ferrarotti 1983 : 33-35).

Ainsi conçue, l'approche biographique comporte donc aussi l'intention d'accéder à une certaine « vision de l'intérieur » des faits sociaux et aux significations que donnent les acteurs eux-mêmes à leurs pratiques (Morin 1980 : 317). Cependant, cette capacité des histoires de vie à nous faire accéder aux systèmes de représentations de ceux qui les racontent n'a été véritablement exploitée à fond que par une autre approche qui, plutôt que de voir les récits de vie comme des récits de pratiques, y voit, au contraire, une pratique en soi : la *pratique du récit*. Pour ces chercheurs intéressés par ce que Bertaux (1980 : 204) appelle le « socio-symbolique » (voir Bourdieu 1986; Burgos 1979; Catani 1984; Catani et Mazé 1982; Gagnon 1980, 1981; Gagnon et Jean 1975; Lalive d'Epinay 1983, 1985, 1986; Lalive d'Epinay et al. 1983; Peressini 1991a, 1991b, 1992, 1993; Peressini et Meintel 1993), le récit de vie constitue « la projection sur le passé d'une culture en train de se faire » (Gagnon 1980 : 299). Raconter sa vie constitue une pratique par laquelle le narrateur interprète sa vie en sélectionnant et en organisant des éléments (événements, anecdotes, faits considérés comme marquants ou importants) puisés dans le matériau brut et fragmenté de sa vie passée tel qu'offert par sa mémoire. Au moyen du récit produit, où se mêlent descriptions, explications de ce qui s'est passé et justification des choix posés, le narrateur construit une unité de sens dont le but est de produire une *image de soi* compatible avec son *système de représentation actuel* (ensemble de connaissances, de croyances, de valeurs, de traditions, de règles ou normes de comportement, de principes éthiques ou religieux) et avec ce qu'il considère adéquat de présenter à son interlocuteur.

C'est dans cette perspective, qui s'apparente beaucoup à ce que Bouvier (1983) appelle la « démarche autoscopique ou endogène » dans les études sur le travail, que s'inscrit cet article où le récit de vie devient une voie d'accès privilégiée pour l'analyse du système de représentation des narrateurs. J'y présente l'interprétation que l'on peut faire des discours portant sur le *thème du travail* à partir d'une méthode développée dans une recherche plus large qui s'est penchée sur l'analyse des *identités* exprimées par les *personnages* sous lesquels les narrateurs se mettent en scène eux-mêmes ou sous lesquels ils mettent en scène d'autres individus présents dans leurs histoires (Peressini 1991a, 1991b). Il ne s'agit donc pas d'une étude sur les pratiques en milieu de travail, mais bien d'une analyse des conceptions liées au travail. Plus précisément encore, il s'agit d'une tentative d'interpréter la place qu'occupe le thème du travail et le rôle qu'il joue dans la construction d'une image de soi, lorsqu'un narrateur est invité à raconter sa vie.

Les récits furent recueillis auprès d'un groupe d'immigrants venus de quelques villages calabrais (extrême sud-ouest de l'Italie) à Montréal entre 1947 et 1965[1]. Comme cela sera rappelé en conclusion, il est important de noter que l'interprétation qui suit porte sur les discours d'un groupe d'immigrants relativement âgés au moment des entre-

tiens (cinquante ans et plus), faiblement scolarisés et qui connurent, pour la plupart, une mobilité socio-professionnelle plutôt modeste au cours de leurs vies (emplois manuels ou peu qualifiés). En ce sens, ce groupe est représentatif de la grande majorité des immigrants italiens.

2. DEUX FORMES DE TRAVAIL

Une première clé interprétative s'offre à nous lorsqu'on se demande de quelle manière les récits de vie décrivent ce domaine de l'activité humaine que constitue le travail. Plus précisément, on peut se demander dans quelle mesure ce qu'on appelle le « travail » nous est présenté ou non comme un lieu et un temps discrets, bien définis et clairement séparés de ceux des autres sphères d'activité. L'observation des identités dont sont porteurs les personnages mis en scène sur les lieux de travail nous est alors très utile. Elle permet, en effet, de dégager la présence de *deux formes* distinctes de travail dans les discours portant sur les emplois et les parcours professionnels passés des narrateurs.

2.1 Le travail « ouvert »

La première de ces formes peut être qualifiée de *travail « ouvert »*. Il s'agit d'une forme de travail qui apparaît surtout dans des récits où l'individu au travail (le narrateur lui-même ou tout autre individu) se trouve à oeuvrer, soit sous la direction de certains membres de sa famille, de sa parenté ou de son village natal, soit en compagnie de ceux-ci. On se retrouve alors dans une situation de travail « ouvert », lorsque la description du personnage mis en scène, ses actions et ses relations aux compagnons de travail et aux supérieurs, ne permettent pas de le définir exclusivement comme un « travailleur ». Au contraire, tel que décrit dans les narrations, l'individu au travail ne perd jamais ses identités familiales, parentellaires ou communautaires[2]. En plus d'être un individu agissant conformément à ce pourquoi on l'emploie, il ne cesse jamais d'être aussi, dans l'exercice même de ses activités, un « fils » ou une « fille », un « frère » ou une « soeur », un « père » ou une « mère », un « parent » (« oncle », « tante », « neveu », « nièce », « cousin », « cousine », etc.), un « *paesano* »[3] ou un « ami ». Ses comportements et ses relations ne cessent d'être en partie déterminés par ce que ces identités impliquent, indépendamment des exigences du travail. Loin de faire uniquement ce qu'il a à faire dans le cadre de son activité professionnelle, l'individu mis en scène dans ce type de travail doit aussi faire preuve, par exemple, de respect ou d'autorité, d'affection ou d'entraide, selon la personne à qui il a affaire, selon les liens qui la lient à lui et selon les rôles familiaux, parentellaires ou communautaires qui en découlent. La sphère du travail se présente donc « ouverte », dans la mesure où les actions de l'individu au travail répondent autant aux exigences du procès de travail qu'à des principes de comportement qui trouvent leur origine à l'*extérieur* de la sphère du travail : dans les connaissances, les croyances, les valeurs, les règles ou normes de comportements, les principes éthiques ou religieux rattachés aux mondes de la famille, de la parenté, de la communauté ou du groupe d'amis. Pénétrée par ces principes et par ces domaines de relations sociales qui lui sont extérieurs, la sphère du travail n'arrive jamais à se refermer sur elle-même et à se couper totalement des autres sphères de la vie. Elle acquiert un contour flou qui la sépare de manière imprécise des autres espaces-temps sociaux. Du coup, le travail se présente comme la continuation de la vie sociale extérieure à la sphère professionnelle. Il n'en est même que l'une de ses manifestations particulières.

2.2 Le travail « fermé »

Par opposition à cette première forme, on peut qualifier la seconde de *travail « fermé »*. Cette forme se présente dans des discours où l'individu au travail se retrouve, soit en compagnie de membres de sa famille, de sa parenté ou de sa communauté, soit en compagnie d'étrangers. Dans un cas comme dans l'autre, cependant, le travail « fermé » est reconnaissable au fait que le personnage mis en scène perd ses caractéristiques héritées de son appartenance à une famille, à une parenté ou à une communauté. Seules le définissent les actions et les relations exigées par son emploi. Il apparaît alors sous les traits de ce que l'on peut appeler un « *individu contractuel* », dans la mesure où il peut être caractérisé essentiellement par son assujettissement au cadre contractuel du travail et aux règles que celui-ci contient. De manière générale, ce cadre contractuel possède deux aspects. Il assigne, tout d'abord, des *devoirs*. L'individu au travail est alors décrit comme quelqu'un qui, toutes les fois qu'il pénètre à l'intérieur des lieux de travail, n'agit et n'entre en relation avec les autres qu'en fonction de ce que le contrat exige de lui et lui prescrit de faire. Aucun autre principe de conduite ne vient interférer. Il est essentiellement un individu qui

« remplit son contrat ». Mais puisque le cadre contractuel englobe théoriquement aussi bien l'individu dont il est question que ses collègues et ses supérieurs, le respect des règles contractuelles par ces derniers assure donc également au premier des *droits* qui se traduisent par certaines conditions de travail et certaines protections. Mis à part le fait que les paramètres du contrat puissent être déterminés par la loi et, donc, par l'État, la sphère professionnelle tend donc à se fermer sur elle-même, dans la mesure où, une fois établies, les règles contractuelles qui définissent les conduites ne proviennent plus des sphères sociales de la famille, de la parenté ou de la communauté. En tant qu'espace-temps régi par ses propres principes de fonctionnement, le travail fermé se présente alors comme une sphère autonome, aux contours précis, séparée des autres espaces-temps sociaux et hétérogène à la vie sociale extérieure. Loin de se présenter comme une manifestation particulière de la vie sociale, le travail s'inscrit comme une enclave au sein de celle-ci.

3. IDENTITÉS ET JUGEMENTS SUR LE TRAVAIL « OUVERT »

L'analyse des identités présentes sur la scène du travail permet donc de partager les discours en deux groupes : ceux dont la description, l'histoire ou l'anecdote se déroulent dans le cadre d'un travail « ouvert » et ceux qui réfèrent à une situation de travail « fermé ». Mais, il est aussi possible de pousser plus loin l'interprétation des récits en introduisant une autre clé interprétative. Comme on le verra, aucune des deux formes de travail ne bénéficie, en effet, d'une appréciation exclusivement positive dans les discours. Il est donc possible de considérer séparément, pour chaque forme, les cas où les identités présentées (identités familiales, parentellaires et communautaires pour le travail « ouvert »; l'identité de l'« individu contractuel » pour le travail « fermé ») sont valorisées et les cas où elles sont au contraire dévalorisées.

3.1 Un travail chaleureux

S'il est une caractéristique du travail « ouvert » pour laquelle il est indiscutablement apprécié dans les récits, c'est bien pour sa capacité à transformer les lieux de travail en espaces socialement « *chaleureux* ». En effet, continuer de se comporter en « fils » ou en « fille », dans un travail qui se déroule en compagnie de son père, être reconnu comme un « neveu » ou une « nièce » auprès d'un oncle, ou se retrouver dans un emploi en compagnie de ses *paesani*, tout cela est décrit souvent de manière positive, comme la possibilité de retrouver, à l'intérieur même des lieux de travail, la présence de relations protectrices, d'entraide et de respect, qualifiées fréquemment d'« affectueuses », de « pacifiques », d'« harmonieuses » ou de « fraternelles ». Le travail « ouvert » recrée ainsi le type de relations sociales familières et bienfaisantes que les discours attribuent à la famille, à la parenté, au village d'origine ou au groupe d'amis[4].

Ainsi pénétré de ce tissus social étranger à la logique productrice, le travail devient parfois un lieu dont on se souvient avec nostalgie au moyen de souvenirs heureux, même lorsqu'il contient des aspects difficiles : travail que l'on commence à exercer très jeune, journée qui débute à l'aube, dureté des tâches, sévérité du père, etc. La description des travaux agricoles en Italie, par exemple, est l'occasion de décrire les chants et les rires qui ponctuaient les travaux exercés en commun avec ses frères et soeurs ou l'occasion de se rappeler l'attention inquiète des aînés envers les plus jeunes. D'autres fois, plutôt que de s'attarder sur la dureté des tâches ou sur la sévérité des rapports interpersonnels, on évoquera le travail en compagnie des membres de la famille ou de la parenté au moyen d'anecdotes dont le caractère comique souligne le bonheur qui enveloppait ce genre de travail. Guido G., par exemple, raconte comme suit une histoire qui se passe à l'époque où il allait en montagne planter des pommes de terre avec ses deux beaux-frères :

> Toujours est-il que le soir, après avoir semé les patates, alors que mon beau-frère Vincenzo chargeait l'âne, le panier avec lequel on avait semé les patates est tombé et a roulé. Il a appelé son frère :
>
> « Michele! Michele! »
>
> Michele est devenu un peu nerveux
>
> «Michele! Michele! va prendre le panier ».
>
> Celui-ci arrive là et donne un coup de pied au panier et le troue. Le panier avait roulé, il était allé le chercher et, étant nerveux, il avait donné un coup de pied au panier et l'avait fait voler tout en lui ayant fait un trou sans s'en apercevoir. Il l'a ramassé et il y a mis ses grosses chaussettes

[comme celles] que l'on mettait pour rester secs. Mon beau-frère, le pauvre, il a mis ses chaussettes dans le panier. Quand il était au centre de la route, les chaussettes sont tombées. Michele est resté surpris, il a dit :

« Mais qu'est-ce qu'il se passe? »

Tourne et retourne, il s'aperçoit qu'elles étaient tombées du panier. Il n'avait pas fait cas du trou qu'il avait fait. Il regarde et s'en aperçoit :

« Ho! *Santo Cielo!* » [Guido se met à rire].

A l'époque, ce dollar que ça coûtait... cette lire que ça coûtait pour avoir un panier... Ça été vraiment une surprise, une surprise sur la route. Je m'en souviens, je m'en souviens toujours de ce fait. Lui comme il était venu pour ramasser le panier, bang!, il avait donné un coup de pied et avait troué le panier [Guido se met à rire]. Je me souviens de petites histoires comme ça. (No. 91).

Travail et vie communautaire se chevauchent ainsi au point de ne plus pouvoir être distingués. Tel est le cas, par exemple, de l'abattage du cochon en février que l'on décrit comme une « coutume », comme un moment festif ou comme une occasion de rassembler les familles voisines et d'inviter tel grand-père dont le caractère « blagueur » « faisait de la soirée une soirée joyeuse » (Pascuale R., no. 61). Mais le travail « ouvert » et sa capacité de reproduire des relations communautaires chaleureuses ne sont pas l'apanage exclusif du travail rural. Ainsi, par exemple, certains événements survenus à l'usine ou sur le chantier (départ pour la retraite, accident, injustice, etc.) seront racontés pour témoigner de la richesse des liens d'amitié, à la fois affectueux et ludiques, qui s'y étaient développés. Par voie de métaphore, on insistera alors sur le souvenir de tel compagnon de travail que l'on considérait « comme un frère » ou de tel supérieur qui nous aimait « comme un père ». On racontera comment on fut ainsi protégé par eux de certains dangers, comment ils nous facilitèrent l'apprentissage du métier ou comment ils nous aidèrent à nous intégrer dans un nouvel environnement social :

Il y avait aussi deux Belges au garage. Ce sont eux qui m'ont aidé pas mal. Ils m'enseignaient un peu de français. Il y en avait un avec lequel je travaillais. Parce qu'il me considérais, tu ne le croirais pas, plus que comme un fils. Il était plus qu'un père. Tu sais, certains jours, il me montrait quelques paroles [en français] et moi, je les oubliais. Lui, le deuxième jour, il me redemandait ce qu'il m'avait montré les jours précédents pour voir si je m'en souvenais... C'était une très brave personne, Marcel. (Vincenzo R., entretien no. 57).

En plus de valoriser le travail « ouvert » en raison de l'univers socialement chaleureux qu'il favorise, les récits font aussi valoir, quoique de manière moins prononcée, les avantages que cette forme présente en matière de recherche de travail, de sécurité d'emploi ou de salaires. Les récits illustrent alors toute l'efficacité avec laquelle peuvent être utilisés les liens familiaux, parentellaires ou communautaires présents sur les lieux de travail. Ils montrent ainsi l'inestimable ressource que constitue la présence d'un réseau de relations permettant à des personnes, occupant des emplois stratégiques ou recherchés, d'aider des parents ou des amis à trouver un emploi ou à en changer. On racontera, par exemple, comment ce fut un beau-frère, situé stratégiquement à l'intérieur des réseaux de connaissances de la mairie de Cosenza, qui nous offrit l'occasion de quitter définitivement l'agriculture et d'occuper un emploi dans la construction (Guido G., no. 90). Ailleurs, c'est un couturier, « ami de la famille », qui nous permettra d'acquérir un métier en Italie (Luciano P., no. 99). Ici, c'est un contrat de travail qu'un *paesano* procurera au narrateur avant son arrivée à Montréal. Là, ce sont des indications sur la façon de s'équiper en outils. Dans tel autre récit, un ami, rencontré par hasard dans l'autobus, nous indiquera un emploi disponible offrant des salaires avantageux. Plus loin, encore, c'est un parent qui nous offrira l'occasion d'acquérir une qualification :

Et après, je me suis mis à travailler en manufacture [de vêtements] comme tailleur. Mais c'est parce que je connaissais quelqu'un qui travaillait là-dedans, un frère de mon beau-frère, un Calabrais de Carolei. Il a dit à mon père, il a dit :

« Au lieu de le faire rester à la maison à ne rien faire - parce que je touchais du chômage - fais-le venir travailler chez moi. Il va apprendre le métier de tailleur ».

Je suis allé là. (No. 58).

3.2 Un travail peu fiable

Mais les discours qui portent sur la recherche de travail, la sécurité d'emploi ou les salaires ne sont pas univoques, bien au contraire. En ces

matières, la présence de relations familiales, parentellaires ou communautaires sur les lieux de travail est plus souvent jugée négativement et tenue responsable d'inconvénients. On souligne alors souvent la dépendance et les contraintes que de telles relations instaurent ainsi que leurs conséquences néfastes sur les revenus et les possibilités de consommation de la famille. Telle narratrice, par exemple, déplorera le fait qu'en tant que « fils aîné » son mari continuait de verser son salaire à sa mère, longtemps après son mariage et malgré les difficultés financières de sa propre famille (Assunta T., no. 87). Dans d'autres récits, on jugera d'un mauvais oeil les obligations de respect, de fidélité et de loyauté qu'impliquent certaines situations, comme celle de travailler pour son père, pour un membre de la parenté ou pour un ami. Ces situations empêchent parfois de profiter des possibilités d'emploi mieux rémunérés qui se présentent et d'améliorer ainsi le niveau de vie de la famille. C'est ce que raconte, par exemple, la narration suivante de Giuseppina et Alberto T. où le maintien d'Alberto dans son rôle de « fils » est précisément ce qui nuit à l'adoption de stratégies professionnelles plus profitables :

> ALBERTO T. : J'ai émigré au Canada parce que, en Italie, j'avais faim. Je ne pouvais pas manger. Ma femme n'allait pas bien, elle était toujours malade. Les récoltes étaient mauvaises. Elles n'allaient pas bien et j'ai émigré ici. Il n'y avait pas de travail, non plus.
>
> GIUSEPPINA T. : Oui, il y en avait.
>
> ALBERTO T. : Il y en avait un peu mais...
>
> GIUSEPPINA T. : Il y avait du travail, mais lui [son mari], il avait la terre de son père. Et quand tu as la terre, tu sais comment c'est. Tu pouvais t'absenter momentanément seulement. Alors que quand tu devais aller travailler [en dehors de l'agriculture, dans la construction, par exemple], tu devais rester à l'extérieur un mois, deux mois. Tu devais rester longtemps au travail. Mais lui, il ne pouvait pas, parce qu'il avait un terrain et parce qu'ils [les parents d'Alberto] devaient mettre des ouvriers pour piocher la terre. Et alors, son père lui disait que c'était mieux qu'il reste à piocher la terre. Sinon, il aurait pu aller [travailler]. Plusieurs y sont allés. Mais son père lui ordonnait cela. Le respect en premier. C'est cela qui était tout. Et quand le père disait quelque chose, tu devais te mettre au garde-à-vous. Ce n'est pas comme aujourd'hui. Son père lui disait :
>
> « Tu dois faire ce travail. Tu dois faire ceci et ceci ».
>
> Et cela, même après être marié! A cette époque, nous vivions ensemble [Giuseppina, son mari et les parents de son mari]. Puis, nous nous sommes séparés et nous travaillions pour notre compte. Sinon, il devait y avoir ce respect. C'est ce qui comptait le plus. (No. 76).

Ailleurs, les relations familiales, de parenté ou d'amitié au travail seront ce qui empêche, par respect ou par loyauté, d'exiger des salaires plus élevés. Elles seront aussi présentées comme la source de privilèges et de népotisme qui interdisent l'accès à certains emplois réservés à des « protégés ». On les décrira comme étant à l'origine d'un contrôle social qui interdit à l'individu de se distinguer par son ardeur au travail et d'accroître ainsi le niveau de ses salaires. Loin de décrire les bienfaits de la présence de *paesani* sur les lieux de travail, certains récits laisseront plutôt entendre que ce furent précisément les relations avec les membres du village natal qui posèrent le plus de problèmes (Guido et Adelina G., nos. 94-95).

D'autres récits jugeront néfaste la présence des relations familiales, parentellaires et communautaires à cause de la précarité du travail qu'elles instaurent en important sur les lieux de travail des conflits et des règlements de compte qui sont étrangers à cette sphère. L'extrait qui suit, par exemple, appartient à un récit dans lequel Guido G. raconte comment il fut renvoyé d'un emploi pour masquer le licenciement d'un compagnon de travail. Dans cette histoire un peu compliquée, le travail se trouve traversé par tout un réseau de relations de parenté et communautaires qui rendent impraticable la mise à pied du compagnon de travail de Guido par son supérieur. En effet, à cause des relations qui lient l'ingénieur à son frère curé, à une institutrice et à la soeur du compagnon de travail de Guido, l'ingénieur ne peut se débarrasser de ce dernier sans aller à l'encontre des solidarités communautaires. Il choisira donc de licencier ensemble Guido et son compagnon afin de maquiller le renvoi de ce dernier en licenciement technique. L'interférence des relations sociales étrangères au travail apparaît ainsi comme une source d'instabilité et de précarité dans le travail :

Il m'a renvoyé aussi parce que s'il ne me renvoyait pas... La soeur de ce garçon [compagnon de travail de Guido] était la femme de ménage d'une institutrice de Lycée et le curé [qui s'occupait de ce Lycée], un *Monsignore*, là, il était le frère de l'ingénieur de la ville. Alors, si l'ingénieur ne me renvoyait pas, il devait le garder absolument. Alors, en me renvoyant moi aussi, on n'a pas pu l'accuser. Il a dit :

« Voyez, j'ai renvoyé celui-là aussi, qui était tout un travailleur ».

Parce que moi, je passais pour le meilleur travailleur.

« Regardez, je l'ai renvoyé, lui aussi ». (No. 93).

Enfin, la présence de relations familiales, parentellaires ou communautaires au travail sera aussi rendue responsable de la précarité de l'emploi. Certains passages racontent comment on perdit son travail parce qu'il était difficile de pouvoir s'acquitter honnêtement de certaines tâches (comme le contrôle des déclarations d'impôt au village natal, par exemple) vis-à-vis de parents ou d'amis qui nous demandaient de fermer les yeux (Antonio T., no. 58).

Valorisé parce que propice à la reconstitution d'un univers social chaleureux et protecteur, le travail « ouvert » fait donc l'objet d'une évaluation beaucoup plus mitigée sur le plan de ce qu'il procure en termes de stabilité des emplois et en termes de revenus. Du coup, la présence des identités familiales, parentellaires ou communautaires au travail sont tenues responsables aussi de la situation financière difficile des familles.

4. IDENTITÉS ET JUGEMENTS SUR LE TRAVAIL « FERMÉ »

En fait, on peut dire qu'à travers cette critique des relations familiales parentellaires ou communautaires dans la sphère professionnelle, c'est l'ouverture même de cette sphère qui est implicitement dévalorisée, alors que sa fermeture et sa séparation des relations extra-professionnelles s'affirme comme ce qui est souhaité. On ne saurait donc être étonné des valorisations dont bénéficie le travail « fermé ».

4.1 Un travail réglé

Ces valorisations s'expriment dans trois groupes de discours. Le premier rassemble les récits qui valorisent ce qui constitue précisément la caractéristique essentielle de cette forme de travail, soit sa *fermeture* vis-à-vis des relations qui lui sont extérieures et ce qui en découle : sa transformation en un espace-temps régi exclusivement par le contrat et l'exclusive définition des individus au travail comme « individus contractuels ». « Au travail, il était seulement question de travail ». Nombreux sont les narrateurs qui, à l'instar d'Alfredo M. (no. 98), affirmeront ainsi la nette séparation de la sphère du travail des autres sphères de la vie. On dévalorisera l'interférence des relations d'amitié au travail en distinguant, par exemple, les « compagnons de travail » et les « amitiés de famille » :

Avec les compagnons de travail, nous avons toujours été des compagnons de travail, des compagnons de travail et c'est tout. À moi, cela ne m'a jamais plu de mélanger travail et maison. L'ami de travail est un ami de travail, l'ami de... famille est un ami de famille. Je n'ai jamais mélangé travail et amitiés de famille, jamais. Avec mes supérieurs, j'ai toujours fait mon devoir et c'est tout. Je ne me suis jamais rapproché de mes supérieurs pour d'autres choses. Si j'avais à prendre un jour de congé parce que j'en avais besoin, c'était l'unique chose que je demandais. Ou bien, s'il y avait quelque chose qui n'allait pas bien au travail, ce sont les seules choses que j'ai eu à faire avec mes supérieurs. (Pascuale R., no. 62-63).

A ce souhait d'exclure les rôles familiaux, parentellaires ou communautaires de la sphère du travail, s'ajoute également, parfois, le désir d'écarter d'autres identités étrangères au procès de travail. Il en est ainsi, par exemple, de l'identité ethno-nationale dont de nombreux discours soulignent la non-pertinence sur les lieux de travail. Racontant certains épisodes de sa vie professionnelle, on appréciera fortement, par exemple, tel ou tel client, compagnon de travail ou supérieur pour qui l'appartenance ethnique, nationale ou raciale n'avait aucune importance et ne déterminait aucunement son attitude au travail, sa façon de répartir les tâches, les cadences exigées ou les salaires versés. Plus souvent qu'autrement, la prise en considération des identités ethno-nationales sur le travail est présentée comme étant responsable de problèmes, de conflits (racisme, xénophobie),

d'injustices (inégalité des conditions de travail et des salaires) et de départs forcés qui, tout comme dans le cas des identités familiales, parentellaires ou communautaires, contribuent à précariser le travail et les revenus.

Cette valorisation de la fermeture du travail sur lui-même se poursuit dans le deuxième groupe de discours, mais au moyen, cette fois-ci, de la mise en valeur du *devoir* accompli. « J'ai toujours cru quelque chose : si tu fais ton devoir, personne ne te punira (...) je veux dire que j'ai toujours travaillé honnêtement et consciencieusement ». Tout comme Pascuale R. (no. 62-63), qui explique ainsi le peu de problèmes qu'il connut dans son travail au Canada, d'autres narrateurs se valoriseront eux-mêmes en se mettant en scène comme des « individus contractuels » capables de faire ce que le contrat de travail exige d'eux et de remplir ainsi leurs devoirs de « travailleurs ». Pour ce faire, on aura souvent recours aux propos des employeurs et aux éloges qu'ils ont prononcés à notre égard, vantant nos réalisations, la qualité de notre travail, notre honnêteté ou la rigueur avec laquelle on a su limiter nos activités à ce que le contrat prescrivait :

> Il [le patron] avait dit aux cuisiniers que si je voulais rester, il m'aurait donné quarante-cinq dollars, du moment que je restais. Parce que ça faisait un mois, un mois et demi que j'étais là et lui [le patron], il ne faisait plus confiance à personne d'autre désormais. Si, par exemple, il fallait nettoyer en haut, nettoyer d'un côté, nettoyer d'un autre côté, il me le demandait toujours à moi (...) Il y en avait un autre, un *Molisano* [de la région du Molise]. Lorsqu'il se mettait à faire quelque chose, un peu de nettoyage, il [le patron] lui disait :
>
> « Non, non, non, non, non! Non, demain, Guido va venir et il va s'en occuper. Parce que lui, il sait ce qu'il doit faire ».
>
> Il était extrêmement content. Moi, tous les petits travaux, je les lui faisais. Je nettoyais partout. Lui, parfois, il pensait... Parfois, je descendais en bas. Il pensait que j'allais là pour fumer une cigarette. Tandis que moi, en ces temps-là, je fumais, mais le travail, c'était le travail. J'ai toujours considéré que j'étais venu ici pour travailler. Vraiment, moi, je ne fumais pas caché. Si je devais fumer, je fumais quand je devais fumer. Mais en cachette, je ne fumais pas. Si j'allais aux toilettes, j'en profitais pour fumer. Mais au travail, je savais qu'il ne voulait pas et moi, je ne fumais pas. (Guido G., no. 94-95).

Dans certains emplois à faible qualification, remplir son devoir et se valoriser comme « individu contractuel » revient à ne faire valoir que sa capacité à se transformer en pure force de travail efficace, interchangeable et maniable. Exprimées encore souvent par les propos des patrons, les références à la productivité et à la quantité de travail abattu servent alors à vanter les capacités physiques des narrateurs : force, habileté, rapidité. C'est ainsi, par exemple, que Guido G. se met en valeur lorsqu'il décrit son travail dans une usine métallurgique en Allemagne durant la guerre :

> Et j'ai travaillé là, hein? Petit comme j'étais, j'ai travaillé à cet atelier. On me disait :
>
> « Mais comment fais-tu pour travailler là? »
>
> Parce que là, ça pesait quatorze quintaux, ce bloc qui allait là, en-dessous de ces rouleaux. Parce que si tu lâchais [les blocs d'acier], ils se mettaient à faire comme ça [Guido imite un balancement], ça allait comme ça et ça s'entortillait. On me disait :
>
> « Comment fais-tu pour lever quatorze quintaux? »
>
> Il fallait cette corde d'acier, il fallait accrocher la corde.
>
> « Comment fais-tu pour mettre la corde à ce bloc de quatorze quintaux? »
>
> Et alors, tu devais faire attention de te trouver équilibré et de pousser. Et quand cette bête [le bloc] devait entrer sous le rouleau :
>
> « Bom, bom, bom, bom, bom! »
>
> Toute la salle de l'atelier tremblait. (No. 90).

Et c'est encore comme pure force de travail, voire même comme pur corps, que Guido se valorise dans un emploi comme ouvrier de la construction à la ville de Cosenza en 1951 :

> « Il [le patron] voyait que moi, petit comme j'étais, je prenais des pelletées de terre et je les faisais sauter dans le camion cinquante centimètres plus loin que les autres (...) Pour moi, c'était tellement facile parce que j'en avais tellement pelleté pendant deux ans de cette pierre vive. Qui sait combien j'en avais transportée parce qu'ils m'envoyaient toujours moi, à la commune, remplir ces camions. Pour moi, c'était

comme si de rien n'était. Pour d'autres, ils ne savaient pas faire et la fourche leur glissait par-dessus. Tandis que pour moi, rien, je ramassais et j'allais porter. (No. 92).

Mais la valorisation du travail « fermé » ne répond pas qu'à un souci éthique du devoir accompli. Car si l'on se met en valeur comme « individu contractuel » capable de satisfaire les exigences et les règles du contrat, c'est que l'on s'attend aussi à ce que les autres (collègues et surtout supérieurs) en fassent de même. Ce qui était la valorisation du devoir accompli devient, dans cette nouvelle perspective, la valorisation des *droits* que nous assure cette forme de travail. On aborde alors le troisième groupe de discours.

Ces droits sont vus le plus souvent comme un ensemble de protections en matière de sécurité d'emploi et de salaires qui avantagent donc la consommation et améliorent le bien-être matériel de la famille. Parfois, on insistera sur la nécessité et les effets bénéfiques d'une réglementation contractuelle en racontant des cas qui illustrent l'inverse, soit les effets néfastes de l'absence ou du non-respect du contrat. Se rappelant le travail agricole en Italie, par exemple, on dressera un portrait très critique des grands propriétaires fonciers. On les présentera comme des individus dont les actions arbitraires ou dictées par leurs seuls intérêts individuels dérogent à toute forme de règle établie. Le vol, le prêt usurier ou l'octroi discrétionnaire des terres aux paysans sont autant de pratiques qu'on leur attribue et qui soulignent implicitement les inconvénients rattachés à l'absence de tout rapport contractuel bien établi :

> A l'époque, je me souviens, dans le temps, on allait dans la montagne, on allait prier ces seigneurs Agui à genoux :
>
> « S'il vous plaît, donnez-moi un morceau de terre pour y planter un peu de patates. J'ai une famille, pour... »
>
> Lui, selon ce qu'il en pensait... Si tu lui produisait de la compassion, il te disait « O.K. », sinon... il te disait :
>
> « Je n'en ai pas! » (Moritz T., no. 65).

Ainsi, tout comme l'introduction dans le travail des identités familiales, parentellaires ou communautaires, la présence d'« individus indépendants », affranchis de toute loi et agissant selon leurs seuls intérêts, se présente aussi comme une source d'ennuis, de désordres et de précarité en matière d'emplois et de revenus. Cette condamnation ne se limite pas d'ailleurs qu'à l'agriculture. En effet, nombreux sont les récits qui critiqueront l'aléatoire régnant dans le paiement des salaires aux ouvriers de la construction en Italie : semaines et mois passés à attendre sans aucun revenus pour la famille; fluctuations arbitraires et injustifiées des taux; etc. Et nombreux sont aussi les récits où on regrettera l'absence de sécurité d'emploi dans certaines expériences de travail à Montréal :

> Même mon fils a eu un problème. Parce que mon fils, il s'est marié en 1968. Il est allé en vacances en Italie. Il devait y rester deux mois ou un mois. En somme, ils lui avaient donné une période de vacances. Puis, il est arrivé que quand il est revenu (...) Il est revenu à la compagnie et ils l'ont descendu. Il a gardé le même travail, mais l'ancienneté était perdue. Ça lui a déplu (...) Il est allé en Italie, il est revenu et il avait perdu son ancienneté. À moi, ça me fait de la peine. (Michele R., no. 84).

Mais on ne se contente pas de regretter l'absence ou la transgression des réglementations contractuelles; à travers l'évocation d'autres histoires, plusieurs passages offrent l'occasion de valoriser aussi directement le respect du contrat. Ainsi, Luciano P. appréciera-t-il la sécurité d'emploi que lui assure son travail dans une cimenterie montréalaise en comparant la situation actuelle à celle qui existait jadis :

> Désormais, moi, j'ai ma *job*, personne ne me met dehors à moins que je fasse quelque chose. Mais pour des gens qui veulent ma *job*, aujourd'hui, c'est pas si facile de trouver. Il faut que tu attendes ton tour, qu'une aille en congé. Tandis qu'avant qu'il y ait des syndicats, un petit vieux qui n'y arrivait plus :
>
> « O.K., demain, ne reviens plus ».
>
> Ce n'était pas juste. Quelqu'un qui a épuisé sa vie dans les canaux, sur les canaux, partout, et puis, parce qu'il n'y arrive plus :
>
> « Demain, c'est fini, ne reviens plus ».
>
> Parce qu'il y avait un autre jeune qui poussait pour rentrer. Aujourd'hui, ça ne se fait pas. Moi, j'arrive à soixante ans sous peu. Pour dire, ils [les dirigeants de la cimenterie] ont vendu les camions que je conduisais. Je ne sais pas pour quels motifs. Nous ne le savons jamais, nous. Cependant, j'ai eu le droit de passer sur les mixeurs parce que j'y

travaille depuis longtemps. Et je travaille toujours. Mais si on était en ces temps, il y a vingt-cinq ans, en vendant les camions, ils m'auraient dit de partir. C'est comme ça, le Canada. (No. 99).

Parfois, on fera valoir comment, grâce à ses lois, l'Italie d'aujourd'hui se compare avantageusement à d'autres pays en la matière. Mais ce pays sort plus souvent perdant de telles comparaisons. Évoquant un travail occupé en Allemagne durant la guerre, par exemple, on opposera la stabilité et la régularité des paiements que l'on recevait (« nous, quand on était le vingt-sept [du mois], la paye arrivait, cette paye précise ») à la situation toute arbitraire et aléatoire qui régnait en Italie à la même époque : « Il n'y avait pas l'entrepreneur qui venait comme en Italie : "Et bien, cinq cents lires, il faut les donner à l'ingénieur, celles-ci, il faut les donner à l'avocat... " » (Guido G., no. 90). De même, la valorisation d'un contrat salarial servira à critiquer l'Italie face au Canada, non pas tant à cause du niveau des salaires offerts, qu'à cause de la stabilité et de la régularité qu'un tel contrat assure :

KATCHINA P. : Et alors, ici, on travaillait, on faisait un peu plus d'argent. Et puis, en Italie, il y a une chose aussi : tu travailles et ils ne te payent jamais à l'heure comme ici. Ici, ils te donnent peut-être seulement cinq sous l'heure, mais le vendredi, ils te payent. En Italie, ils te donnent toujours un acompte.

LUCIANO P. : Mais peut-être que maintenant, que maintenant ça aura changé, nous ne le savons pas.

KATCHINA P. : Non, c'est toujours comme ça. Tu gagnais, supposons dix mille lires, comme ça, par semaine, et ils t'en donnaient deux mille :

« Le reste, je te le donnerai ».

Et le reste, ils ne te le donnaient jamais. Alors, toi, tu devais manger, faire l'épicerie. Comment faisais-tu? (No. 100).

4.2 Un travail froid et anonyme

Valorisé pour sa capacité d'assurer un emploi et des salaires sur lesquels on peut compter, grâce au contrat qui nous met à l'abri des événements et des décisions arbitraires, le travail « fermé » obtient aussi sa part de critiques plus ou moins explicites que l'on peut exposer en distinguant deux groupes de discours.

Dans le premier groupe, cette forme de travail est dévalorisée en raison du *vide social* et de l'*anonymat* des lieux de travail qu'impliquent la fermeture de la sphère du travail sur elle-même et la réduction du travailleur en simple « individu contractuel ». Certains passages racontent alors la solitude et l'insécurité vécues sur des lieux de travail où l'on n'avait à faire qu'à des étrangers. Ces épisodes sont décrits comme ayant été particulièrement difficiles, lorsqu'il s'agit des premières expériences de travail en dehors des cercles de la famille, de la parenté ou de la communauté locale. C'est ce que nous raconte KATCHINA P. (no. 99), par exemple, lorsqu'elle parle de son arrivée au Canada avec un groupe de jeunes filles parties de Cerisano pour occuper des emplois de femmes de ménage dans des familles de la municipalité d'Outremont. Deux univers se trouvent alors opposés. Il y a premièrement, un discours qui décrit la recomposition partielle d'un monde de relations chaleureuses similaire à celui du *paese*. Décrivant la vie dans le couvent qui avait accueilli les jeunes filles à leur arrivée, la narratrice insiste en effet sur l'univers chaleureux et protecteur qu'avaient aménagé les soeurs. On y décrit une vie en vase clos, les messes quotidiennes, la présence de plusieurs soeurs parlant l'italien, l'organisation de la fête de Noël, tout cela ponctué de nombreuses références à la « paix » et à la « joie » qui marquèrent les premiers jours. C'est comparativement à ce réseau dense de relations locales sécurisantes que le travail « fermé » apparaît dévalorisé dans une seconde partie de la narration, lorsqu'on y décrit la sélection anonyme effectuée par les agents du gouvernement (« il [l'agent] venait nous prendre trois ou quatre à la fois, cinq, autant qu'on était ») et qu'on y montre aussi la froide réduction des jeunes filles à leur simple qualité de force de travail indistincte, distribuée au hasard dans des familles qui leur sont inconnues : « Ils nous amenaient à ces familles qui demandaient des jeunes filles (...) Ils nous amenaient là et chacune choisissait la sienne ».

D'autres récits souligneront comment l'application stricte et froide des règles contractuelles ne tient souvent pas compte des besoins des travailleurs : besoin de s'asseoir, de prendre une pause, de se servir une tasse de café, etc. D'autres, encore, décriront l'humiliation d'être traité comme un simple instrument anonyme au service de la production; instrument dont le dégoût pour certains tâches et le passé importent peu. Ainsi, arrive-t-il que le travail « fermé » soit dévalorisé en

raison des conséquences logiques générales rattachées à la réduction du travailleur en simple « individu contractuel » : « Pour le patron, tu es un numéro. L'homme est un numéro ici. Il n'est pas un homme, il est considéré comme un numéro. Ce numéro, on le raye tout de suite, c'est tout, c'est fini » (Guido G., no. 94-95).

Dans un deuxième groupe de discours, le travail « fermé » est également dévalorisé du fait de sa *capacité d'expansion* au détriment des sphères d'activités sociales extérieures : vie familiale, parentellaire ou communautaire. En effet, alors que le travail « ouvert » ne peut se présenter que comme une manifestation particulière de la vie sociale et s'intensifier qu'en augmentant la sociabilité, il en va autrement pour le travail « fermé ». Coupée des relations sociales extérieures et régie par le contrat et l'« individu contractuel », la logique de cette forme de travail - qui constitue en fait une enclave ou une sorte de mise entre parenthèses de la vie sociale[5] - ne peut s'étendre qu'aux dépens des activités liées à la famille, à la parenté, aux *paesani* ou aux amis. L'expansion du travail ne peut être alors que l'expansion de cet espace-temps socialement vide que l'on vient de décrire.

Certains se plaindront de ce que l'homme travaillant à l'extérieur de sa famille en soit réduit au simple rôle de « pourvoyeur de revenus » et n'ait plus le temps de participer, ni aux activités économiques de la famille (gestion de l'argent, décisions quant aux dépenses, pratiques de consommation), ni à ses activités sociales (éducation des enfants, loisirs, etc.). Même si l'extensibilité du temps de travail (temps supplémentaire, double emploi, etc.) est souvent voulue - puisque commandée par les exigences de la consommation familiale - elle n'en demeure pas moins dévalorisée, étant donné les difficultés qu'elle suscite pour la vie de famille :

> Puis, en 1970, j'ai laissé [un travail comme tailleur dans une manufacture de vêtements] et j'ai acheté un taxi. La raison, c'était que je voulais que ma femme reste à la maison et que moi-même, en étant seul à travailler, en travaillant plus d'heures par jour, je puisse arriver à faire vivre ma famille et à acheter une maison. Sinon, avec mon salaire [à la manufacture], on pouvait bien vivre dans un appartement, on pouvait vivre limités mais bien vivre. Mais avec le taxi, en faisant plus d'heures, j'ai pu... Ma femme a pu rester à la maison et nous avons pu acheter la maison, faire les paiements et aller en vacances une fois par an. Mais avec un salaire, je n'aurais pas pu faire ce que j'ai fait comme chauffeur de taxi. Lorsque je suis arrivé au point où la maison fut payée et tout, alors, j'ai repensé à faire mon travail [en manufacture] parce que le taxi te tient trop éloigné de la maison. Tu sais, onze heures par jour, douze heures par jour... trop loin de la maison. Alors, ainsi [avec le travail en manufacture], samedi et dimanche, tu es à la maison, tu as beaucoup plus de temps à passer avec la famille. La raison pour laquelle je suis retourné en manufacture, c'est parce que je pouvais passer plus de temps avec la famille. Le taxi, ça te prend beaucoup de temps (Pascuale R., no. 62-63).

C'est aussi comme une manifestation de l'extension du temps de travail « fermé » que le travail des femmes sera, sinon dévalorisé, au moins vu comme devant être limité. Cela vaut autant pour les narrateurs que pour les narratrices qui y voient une incompatibilité avec les rôles familiaux de mère et une menace pour la qualité de la vie de famille.

Dans d'autres récits, c'est le manque de souplesse du rapport contractuel qui est présenté comme incompatible avec les temps familiaux et nuisible à la vie familiale. On racontera, par exemple, comment l'impossibilité de prendre des jours de congé, aux moments où on en a besoin et en dehors de certaines raisons précises (« tu pouvais rester à la maison seulement pour des raisons de maladie, avec le certificat médical », Antonio T., no. 58), nous empêcha d'assister à l'arrivée de notre épouse et de nos enfants au Canada après plusieurs années de séparation. La rigidité du contrat et les exigences liées à l'« individu contractuel » seront aussi désignées comme les principales responsables de la dégradation des relations avec les *paesani* et les amis. On expliquera aussi comment, à cause des temps de travail qui ne respectent pas toujours les temps forts communautaires (jours fériés, rassemblements dominicaux autour des églises italiennes, etc.), il nous fut impossible, pendant longtemps, d'entretenir des liens avec les parents, amis et *paesani* : « Mais moi, je ne pouvais pas venir à Dante [rue d'un quartier italien de Montréal] tous les dimanches parce que dans les restaurants, le dimanche, on travaillait. Moi, j'avais... Mon jour de congé, c'était le mercredi » (Moritz T., no. 66). D'autres fois, on soulignera la contradiction entre le travail « fermé » et la vie communautaire par des narrations qui formulent des généralisations sur la vie en Amérique :

> En vérité, les Amériques sont comme ça (...) Tu vois, ces terres sont des terres de travail. Vous voyez jusqu'à quelle heure vous travaillez, vous? Vous pouvez penser aux amis en Italie? Vous pouvez penser aux parents en Italie? Nous, nous avons beaucoup de parents, regarde ici [il me montre sa généalogie]. Voilà pourquoi. Ce n'est pas qu'on oublie, c'est parce que tu n'as pas le temps de pouvoir... Et tu oublies les parents et tout. Oublier, non, tu n'as même pas le temps, la chose essentielle. C'est ça. (Guido G., no. 96).

Marquée par un travail incessant qui se déroule en dehors des cadres familiaux, parentellaires ou communautaires, la vie américaine est alors très souvent dépréciée comparativement à la vie dans le village natal, où le dur labeur et la pauvreté n'empêchaient pas les relations familiales et communautaires de s'épanouir :

> « Cependant, [au village, en Italie] il y avait une autre... je ne sais pas... une autre harmonie, une autre harmonie... Même si tu avais... une angoisse, tu chantais. Au lieu de pleurer, tu chantais, tu riais, tu te réunissais (...) Ici, c'est tout différent. Ici, c'est ça la vie que je trouve mauvaise ici : on court tous avec nos réunions... Ils l'appellent la *terra di business*. Chacun pense pour soi. Ils peuvent t'aider, mais ils ne... ils ne s'intéressent pas à toi qui souffres, non. C'est cela que je trouve, moi, de différent, de mal » (Maria M., no. 79).

5. TRAVAIL ET IMAGE DE SOI

Quel est donc le type d'image de soi que les narrateurs construisent en abordant le thème du travail? Il y a au moins deux façons de répondre à cette question.

5.1 Victimes de mondes imparfaits

La première consiste à revenir sur les critères utilisés dans les récits de vie pour valoriser ou dévaloriser les deux formes de travail décrites dans les discours. Le premier, on l'a vu, est celui de la capacité qu'a le travail d'être un espace-temps riche en relations sociales chaleureuses avec des proches (membres de la famille ou de la parenté, *paesani* ou amis) et marquées par l'affection, l'entraide et un certain ludisme. C'est ce critère de la *sociabilité* qui fait du travail « ouvert » une forme de travail valorisée. Et c'est sur l'absence de sociabilité, à laquelle conduit le travail « fermé » et l'anonymat de l'« individu contractuel », que convergent les dévalorisations adressées à cette deuxième forme de travail.

Quant au second critère, il porte sur la capacité qu'a le travail d'offrir, d'une part, des emplois facilement accessibles, stables et sur lesquels on peut compter, et, d'autre part, des revenus sinon élevés du moins réguliers et fiables. En fait, on peut dire que ce souci d'échapper à l'aléatoire par la stabilité et la prévisibilité renvoit en fait à un désir de faire du travail un *instrument* ou un outil efficace, maniable et fiable au service de la production d'un revenu et, à travers lui, au service d'une consommation principalement familiale (achat de nourriture et de vêtements, paiement des loyers ou achat de la maison, etc.)[6]. C'est à cela que contribuent en effet tous les éléments que l'on a vus valorisés, tels que la facilité de trouver un emploi, la possibilité d'en changer pour augmenter ses revenus, la sécurité d'emploi ou la stabilité des salaires fixés une fois pour toutes. Ce critère de l'*instrumentabilité* du travail en fonction des exigences de la consommation est précisément ce à quoi font référence les critiques adressées au travail « ouvert », lorsque sont illustrés les désordres et la précarité introduits par la présence des relations familiales, parentellaires ou communautaires dans les questions de travail. Et c'est à ce même critère d'instrumentabilité que renvoit l'essentiel des valorisations du travail « fermé » : valorisations du respect des exigences contractuelles par soi-même (devoirs) et par les collègues et supérieurs (droits), dans la mesure où ce respect assure la continuité et la stabilité des emplois et des revenus[7].

Mais au-delà de la simple utilisation de ces deux critères, les récits nous permettent aussi de voir que la sociabilité et l'instrumentabilité n'apparaissent pas au hasard et indépendamment l'une de l'autre. Au contraire, une *relation d'incompatibilité* semble se dégager entre les deux notions. En effet, lorsqu'une forme de travail possède la sociabilité comme atout, elle présente alors des désavantages sur le plan de l'instrumentabilité (travail « ouvert »). Inversement, lorsque la forme de travail considérée présente l'avantage de pouvoir se métamorphoser en un instrument fiable pour des fins de consommation, elle est alors marquée des désavantages d'une sociabilité défaillante et pauvre. Tout se passe donc comme si les discours portant sur le thème du travail nous présentaient, à leur manière et par formes de travail interposées, une opposition plus large, soit l'opposition entre le

social et l'économique. Les discours qui soulignent les effets négatifs des relations familiales, parentellaires ou communautaires sur le travail, ceux qui valorisent la fermeture du travail sur lui-même ainsi que ceux qui montrent les dangers de l'expansion du travail « fermé » pour les activités sociales extérieures renvoient tous à cette opposition[8].

On peut pousser l'opposition un peu plus loin et observer que le travail « ouvert » se retrouve plus fortement associé aux expériences professionnelles vécues dans une Italie rurale, alors que le travail « fermé » est majoritairement présent dans des discours relatant les expériences de travail dans le Canada industrialisé. Cela est dû, bien sûr, aux situations socio-économiques différenciées de l'Italie et du Canada des années 1950. Compte tenu de ce fait, les oppositions travail « ouvert » / travail fermé, sociabilité / instrumentabilité et société / économie tendent, non seulement à se superposer les unes aux autres, mais à se superposer également à l'opposition Italie / Canada. Ainsi, les discours sur le travail ne feraient que reproduire de manière spécifique l'une des structures comparatives (pays d'origine / pays d'arrivée) les plus marquantes des récits de vie d'immigrants[9]. En présentant, au moyen du travail, chaque pays comme possédant des avantages que l'autre n'a pas, les narrateurs se présentent donc comme *victimes* d'un dilemme migrant qui les suspend non seulement entre deux mondes, mais surtout entre deux mondes voués à être *imparfaits*. Comme si, dans l'évocation d'un univers autrefois socialement chaleureux mais matériellement pauvre et dans celle d'un monde aujourd'hui matériellement opulent mais socialement vide, se profilait le sentiment tout à fait romantique d'un paradis à jamais perdu.

5.2 Un repli identitaire

Mais cette présentation de soi comme victime de conditions d'existence qui échappent à notre contrôle - que l'on retrouve d'ailleurs formulée autrement lorsque les récits abordent d'autres thèmes[10] - ne constitue pas la seule caractéristique de l'image de soi liée au thème du travail. D'autres aspects peuvent être saisis en observant les identités valorisées dans le travail. On constate alors que les discours sont marqués par l'absence quasi totale d'un personnage. Tant dans les discours sur le travail « ouvert » que dans ceux sur le travail « fermé », il n'y a pratiquement jamais trace d'individus qui auraient pour but de se réaliser eux-mêmes, en tant qu'« individus indépendants », dans et par leur travail. Mis à part les cas où ils apparaissent sur un mode négatif (propriétaires fonciers ou supérieurs qui dérogent à toute règle contractuelle), on ne rencontre presque jamais de personnages qui expliqueraient leurs conduites, leurs choix ou leurs stratégies au travail par leurs intérêts, leurs désirs, leurs préférences, leurs goûts ou leurs aspirations *personnels* vis-à-vis d'une carrière projetée ou d'un aspect particulier de leur emploi. Dans le travail « ouvert », les personnages qui y sont mis en scène (« fils », « fille », « frère », « soeur », « père », « mère », « oncle », « tante », « neveu », « nièce », « cousin », « cousine », « *paesano* » ou « ami ») se réalisent dans des rôles qui ne renvoient pas à une identité individuelle exprimée par des projets strictement personnels. Dans le travail « fermé », l'« individu contractuel » qui l'habite n'a pour projet que celui d'épouser du mieux qu'il peut les exigences d'un contrat qui seul permet l'instrumentalisation du travail et la réalisation de soi comme « père » ou « mère », « fils » ou « fille » dans la consommation. Du même coup, déserté de tout individu faisant du travail l'objet personnel de son investissement, le travail ne se présente presque jamais comme une fin en soi, mais plutôt comme un moyen de réaliser autre chose : comme un moyen implicite de manifester la vitalité du social, pour ce qui est du travail « ouvert »; comme un moyen explicite au service de la consommation familiale, en ce qui concerne le travail « fermé ».

Il y a bien sûr des exceptions. Mais justement, l'apparition d'individus faisant du travail un lieu et un temps d'investissement personnel semble être soumise à des conditions qui la circonscrivent à un nombre strictement limité de récits. Cet *autre discours* sur le travail tend à prendre plus de consistance, à se concentrer ou à se faire plus présent, soit dans les passages où les narrateurs parlent non pas d'eux-mêmes, mais de leurs *enfants*, soit lorsque les discours sont tenus par certains narrateurs (immigrants ou enfants d'immigrants) qui, pour avoir connu une forte progression sociale et professionnelle, occupaient, au moment de l'entretien, des postes de *chefs d'entreprise* (patrons de petites ou moyennes entreprises, hommes d'affaires) ou des postes relatifs aux *professions libérales* (travailleurs sociaux, assureurs, intellectuels, etc.).

Pour ce qui est des récits sur les enfants des narrateurs, ceux-ci valorisent souvent la capacité des jeunes de se réaliser dans et par leur travail. On

soutiendra, par exemple, que le choix de la profession devrait être une affaire strictement personnelle, que l'enfant devrait pouvoir choisir sa carrière selon ses propres goûts, sa passion ou ses capacités intellectuelles. Plutôt que comme « individu contractuel », l'enfant sera valorisé au travail par ses désirs, ses préférences, ses aspirations personnelles, sa passion ou son amour pour sa profession. Tel que présenté par les narrateurs, le travail des enfants ne se présente donc plus comme un lieu de manifestation du social, ni comme un espace-temps vide et sacrifié au profit du salaire et de la consommation. Il constitue plutôt un travail « plein », lui-même objet d'investissement. Il est d'ailleurs intéressant de noter comment, même dans le cas d'enfants qui en sont restés à des emplois modestes, l'expression « faire carrière » demeure souvent utilisée. La réalisation personnelle de l'enfant tend ainsi à être valorisée quel que soit l'emploi occupé[11].

Quant aux récits produits par des immigrants scolarisés ou qui ont expérimenté une forte mobilité socio-professionnelle, cette réalisation de soi dans le travail apparaît encore plus clairement. Encore une fois, le travail se présente comme une composante qui fait partie de la vie dans laquelle on s'investit. Ainsi, les progrès que l'on a réalisés dans la hiérarchie du travail ou dans les qualifications ne se résument pas toujours à une simple question de salaire plus élevé et de meilleure consommation, mais constituent aussi des objectifs en soi. La réalisation personnelle au travail se manifeste alors, soit dans des discours qui s'attardent sur les expériences et les qualifications acquises, soit dans les descriptions des réalisations techniques et des progrès de la compagnie pour laquelle on travaille. L'individualisation de soi par le travail passe alors par le métier, par l'expérience, par les tâches que l'on accomplit, par les connaissances ou les conceptions du travail mises en jeu, par les réalisations techniques, par les lieux illustres où l'on a travaillé ou par les travaux accomplis dans la ville et les progrès que l'individu fait siens et dont il s'attribue le mérite. Et lorsque les discours font appel aux réalisations de sa propre compagnie (croissance du nombre d'ouvriers, achats d'installations et d'édifices, réalisations importantes dans la ville), les expressions employées (« *je* suis allé de l'avant », « *j'*ai toujours monté », « *je* ne me suis jamais arrêté ») produisent une identification des progrès de la compagnie à son propre progrès, renforçant ainsi l'idée du travail comme espace-temps d'investissement personnel.

Les parcours professionnels deviennent alors des stratégies. Loin de se réduire à une question de revenus, les changements d'emploi ne se font plus au hasard des salaires offerts. Il s'agit de changements dictés par des goûts personnels, par ses propres qualifications, par ses propres désirs ou aspirations. Les stratégies de carrière se développent alors sur de longues périodes allant des premiers choix de profession dans l'enfance, jusqu'à la situation actuelle, en passant par l'apprentissage, les changements d'emplois, la progression dans la hiérarchie et dans les qualifications, l'achat de sa propre compagnie, etc.. La stratégie de carrière devient même parfois une sorte de destin, lorsque le narrateur explique le choix de son métier (menuisier, par exemple) par des événements survenus dans son enfance (échec dans la construction d'une voiture en bois pour descendre les pentes du village natal) et qui déterminèrent la volonté du narrateur, non seulement d'apprendre le métier en question, mais aussi d'avoir un jour sa propre compagnie. L'adoption d'une carrière n'est plus alors le résultat de forces extérieures à l'individu; il ne s'agit plus d'un choix découlant d'une situation conjoncturelle ou de la volonté des parents. Le choix du métier devient le résultat de sa propre volonté qui se déploie librement.

Les discours que les immigrants faiblement scolarisés et à faible mobilité socio-professionnelle tiennent sur eux-mêmes constituent donc une manière très différente de construire une image de soi en comparaison des discours qu'ils tiennent sur leurs enfants ou des discours tenus par des immigrants plus scolarisés ou à plus forte mobilité socio-professionnelle[12]. Par l'importance qu'ils accordent à des identités (familiales, parentellaires ou communautaire, d'une part, et identité de l'« individu contractuel », d'autre part) qui, chacune à sa manière, représentent des espèces d'*enveloppes morales* définissant ce qu'il faut faire et ne pas faire, les images que les immigrants « ordinaires » nous proposent d'eux-mêmes sont celles d'individus qui ne cessent de disparaître au profit du respect des modèles de conduite prescrits par ces identités et qui s'imposent à eux comme des données extérieures venues de la tradition, du groupe ou de la loi. En tant qu'individus familiaux ou parentellaires, les personnages se soumettent aux conduites jugées convenables pour un « fils » ou une « fille », un « frère » ou une « soeur », un « père » ou une « mère », un « oncle » ou une « tante », un « neveu » ou une « nièce », un « cousin » ou une « cousine », etc. En tant que

« *paesano* », ils se soumettent aux codes de conduite relatifs à la communauté et à l'amitié. Enfin, en tant qu''« individus contractuels », les narrateurs revendiquent leur soumission et celle des autres au contrat et à ses règles, et, à travers eux, à l'État et à la loi auxquels il reconnaissent l'autorité de définir les droits et les devoirs des citoyens égaux. C'est donc au moyen de ces personnages, dont la principale ambition est, dans le cadre de chaque identité, *de « tenir sa place » et d'être reconnu à cette place par les autres*, que les immigrants « ordinaires » se présentent à leur interlocuteur et se valorisent à leurs propres yeux.

Il en va tout autrement des passages ou apparaît le discours centré sur une identité strictement individuelle. Cette identité est bien sûr elle aussi normative, puisqu'en tant qu'« individus », les personnages sont enjoints eux aussi à se soumettre à des exigences : se réaliser comme « individus indépendants », prendre en main leur destin, actualiser leurs goûts, leurs désirs et leurs aspirations, se reconnaître comme les seuls maîtres d'oeuvre de leur vie et, donc, aussi comme les seuls responsables de leurs succès et de leurs échecs. Mais ce faisant, la logique individualiste de ces personnages exige plus que le simple respect d'un cadre de conduites : elle interdit, en fait, toute forme de repli sur le simple respect de principes de conduites hérités de l'extérieur, de la tradition, du groupe ou de la loi. Exigeant d'eux qu'ils soient la seule source des principes de leurs conduites, la logique de ces personnages transforme leur existence en une oeuvre à faire constamment ouverte, incessante auto-production de ses propres valeurs. C'est au moyen de ces « individus indépendants », dont l'ambition ne se limite pas à « tenir sa place », mais bien *à se « créer une place » dans le monde*, que les narrateurs à forte mobilité socio-professionnelle se présentent et se valorisent parfois à travers leurs discours. Et c'est au moyen de ces mêmes personnages individuels que les enfants des narrateurs sont souvent valorisés. Ainsi, loin d'être des identités de repli, ces identités sont des identités d'affirmation, de promotion, voire même de concurrence, de lutte ou de combat qui définissent un univers identitaire radicalement différent.

Enfin, si on revient à l'image de soi décrite plus haut comme victime de circonstances sur lesquelles on n'a pas de prise, on comprendra qu'elle ne saurait avoir sa place ici, non seulement à cause de son incompatibilité avec les exigences d'une identité individuelle indépendante, mais aussi parce que dans un tel travail, dominé par une seule identité individuelle (réalisation personnelle), il ne peut être possible de dégager plusieurs formes de travail comme ce fut le cas pour les discours que tiennent les immigrants « ordinaires » sur eux-mêmes. Chaque emploi n'est jugé qu'en fonction de sa capacité de produire un « enrichissement personnel », de satisfaire des besoins, désirs, aspirations, objectifs ou intérêts personnels. Du coup, on ne saurait trouver trace ici du dilemme migrant décrit plus haut. Loin d'être dépeints comme victimes de mondes imparfaits, les enfants des narrateurs et les narrateurs à forte mobilité socio-professionnelle se présentent comme les seuls responsables de ce qui leur arrive en bien ou en mal.

6. CONCLUSION

L'étude à l'origine de cet article s'est limitée à faire l'analyse des récits de vie dans le but de décrire les images de soi produites par les narrateurs, lorsque ceux-ci abordent le thème du travail. Entreprise strictement descriptive, elle laisse donc ouverte toute la question des facteurs situés en amont des récits produits qui expliqueraient éventuellement la spécificité des discours recueillis de même que les différences entre, d'une part, les discours que les immigrants « ordinaires » tiennent sur eux-mêmes et, d'autre part, les discours tenus sur les enfants ou produits par les immigrants à scolarité ou à mobilité socio-professionnelle plus élevées. Complexe à souhait, cette question requiert une recherche d'un tout autre ordre; sans être impossible, elle exigerait une approche comparative (comparaison entre les discours produits par des individus différenciés par leur génération, leur cohorte d'appartenance, leur parcours professionnel, l'origine familiale, les convictions politiques, etc.) dont le nombre de variables à contrôler serait inévitablement très élevé.

En l'absence d'une telle recherche, on ne peut donc que suggérer quelques pistes. Disons tout de suite que les différences observées ne sont pas une affaire de génération. Il serait en effet tentant de reprendre la fameuse thèse que Hansen (1987) publia en 1937 et selon laquelle l'immigrant de la première génération est caractérisé, d'une part, par le désir de maintenir des liens affectifs et associatifs avec le contexte culturel d'origine (langue, religion, culture) et, d'autre part, par une intégration de nature instrumentale dans le pays d'accueil. Cela pourrait expliquer autant le repli des immigrants « ordinaires » sur les identités familiales,

parentellaires et communautaires, qui renvoient au pays d'origine, que leur valorisation de l'« individu contractuel » qui peut être vu effectivement comme un indice d'intégration instrumentale. Deux constats contestent cependant une telle interprétation. Premièrement, les discours des immigrants « ordinaires » ne sont pas le propre de tous les membres de cette génération. Comme on l'a dit, les immigrants de première génération plus scolarisés ou ayant connu une plus grande mobilité socio-professionnelle tendent à tenir des discours différents. Deuxièmement, le type de discours tenu par les immigrants « ordinaires » se retrouve également chez des narrateurs de deuxième génération, en particulier chez ceux qui, comme leurs parents, n'ont bénéficié que d'une scolarité limitée et d'une mobilité socio-professionnelle modeste.

En fait, ce qui semble crucial, ce sont précisément ces niveaux de scolarisation et de mobilité socio-professionnelle, à condition toutefois de bien préciser comment ces facteurs peuvent intervenir dans la détermination des discours produits. On pourrait sans doute affirmer que la scolarisation et la mobilité socio-professionnelle s'accompagnent d'apprentissages culturels nouveaux susceptibles de transformer le système de représentation des acteurs qui s'y engagent et, de là, leur conceptions relatives au travail. Sans être fausse, cette explication présente cependant le désavantage de rester en amont des discours produits. En n'allant pas plus loin, on suppose, en effet, que les transformation qu'opèrent la scolarisation et la mobilité sur l'ensemble des connaissances, des croyances, des valeurs, des traditions, des règles ou normes de comportement, des principes éthiques ou religieux à l'origine des récits recueillis suffit à expliquer les particularités de ces derniers, comme si les récits n'étaient que le simple reflet discursif du système de représentation des narrateurs. Or, si l'on considère, comme cela a été dit en introduction, qu'un récit de vie est une pratique en soi, on ne peut se contenter de s'arrêter aux déterminants qui précèdent la production de discours. Il faut aussi dégager ceux qui sont inscrits dans le contexte même de la narration. Car considérer que raconter sa vie constitue une pratique en soi, c'est rappeler une évidence : que le récit et l'image de soi qu'on y construit sont toujours destinés à un interlocuteur auquel on s'expose. C'est donc rappeler que le récit produit est le résultat d'une tension entre : 1) les faits passés que l'on raconte et qui contraignent jusqu'à un certain point ce qui sera dit; 2) le système de représentation du narrateur avec lequel l'image de soi produite doit entretenir un certain accord; 3) la relation à l'interlocuteur qui, en plus d'en être une de production (produire un récit) et de communication (transmettre des informations), est aussi une relation de *pouvoir* où l'enjeu, pour le narrateur, consiste à contrôler l'image que son interlocuteur se fera de lui.

Compte tenu de tout cela, peut-être faudrait-il interpréter le rôle que jouent la scolarisation et la mobilité socio-professionnelle dans la production des récits de vie en fonction de cette stratégie de présentation de soi à l'autre. Peut-être faudrait-il adopter alors la piste ouverte par Kaufmann (1988) et avancer que tout ce passe comme si la présentation de soi en tant qu'acteur jeté dans la mêlée des rapports de force, auxquels renvoient nécessairement l'affirmation de son individualité, constitue une attitude que l'on adopte de préférence lorsqu'on possède des chances (capital scolaire, position avantageuse dans l'échelle socio-professionnelle) de sortir gagnant d'un tel jeu. Cette perspective - qui renvoit d'une certaine manière à toute la question de l'ajustement plus ou moins conscient que chaque acteur opère entre ses aspirations et l'évaluation qu'il fait de ses chances de réussite (voir, entre autres Bourdieu 1980) - expliquerait tout aussi bien la tendance de ceux qui se perçoivent comme « gagnants » à réinterpréter leur vie comme une affaire d'affirmation personnelle - s'attribuant ainsi les mérites de leurs succès - que la tendance des narrateurs qui, voulant faire de leurs enfants des « gagnants », les mettent en scène sous des personnages qui s'affirment dans le monde. Et cela expliquerait également le repli des moins favorisés sur des identités protectrices, voir même sur un état de « victime » de circonstances extérieures. Ces identités serviraient ainsi à justifier leur exclusion dans les faits du jeu compétitif et leurs plus modestes succès, en faisant valoir les devoirs et les obligations que leur « place » leur commandait de respecter avant toute chose. Et elles contribueraient, du même coup, à valoriser ces narrateurs dans ce qu'ils ont su et pu faire : remplir leurs devoirs et composer avec les contraintes qui les dépassent.

Notes

1 Il s'agit d'une recherche portant sur un groupe d'immigrants en provenance de la commune de Mendicino (et, secondairement, des communes voisines de Cerisano et de Carolei) située à quelques dix kilomètres au sud de la ville de

Cosenza dans la province calabraise du même nom. L'étude a été menée à l'aide de récits de vie enregistrés entre 1985 et 1987 : 64 entretiens avec 44 individus parmi lesquels 27 immigrants et 17 habitants de Mendicino qui n'ont pas émigré ou qui sont retournés définitivement au village. Dans un premier temps, les interviewés ont été appelés à raconter leur vie librement dans une séance dont la longueur fut variable selon les individus (une demi-heure à plusieurs heures). Ce n'est qu'après cette auto-présentation que les entretiens ont été menés à l'aide d'une grille de thèmes que les narrateurs ont pu développer librement. À ces entretiens, il faut ajouter un grand nombre d'entrevues informelles réalisées à Montréal et à Mendicino de même qu'une recherche quantitative auprès des recensements officiels italiens et auprès du bureau d'État civil de la commune de Mendicino. Des copies des entretiens, dont on présentera des extraits dans l'article, sont conservées dans les archives du Musée canadien des civilisations sous les numéros de référence allant de PEI-Ac-51 à PEI-Ac-119. Seule la partie chiffrée de la cote sera mentionnée dans le texte.

2 Par « communautaire », j'entends qualifier, dans cet article, des réalités sociales qui relèvent d'un niveau identitaire local. J'entends par groupe local, une réalité sociale composée de relations informelles, concrètes et directes d'amitié ou de voisinage, c'est-à-dire des réalités où la connaissance directe des individus auxquels on a affaire (ou du moins leur réputation rapportée par des proches) tient une place essentielle dans la définition du « nous » et des « autres ». L'importance de ce niveau identitaire a été bien établie dans la littérature sur l'émigration et l'immigration italienne. Sturino (1981, 1989), en particulier, a insisté sur la spécificité des relations qui composent l'univers local d'origine des immigrants italiens et sur leur importance dans la constitution des chaînes migratoires. On parlera donc de « communauté » ou de groupes, de relations et d'identités « communautaires » pour désigner deux choses : soit pour parler d'un ensemble d'individus originaires de la commune d'origine ou des quelques communes voisines (les paesani, voir note suivante); soit pour parler d'un groupe d'individus qui, à la faveur d'une proximité des lieux de résidence ou de relations fréquentes, régulières et durables, ont établi des rapports d'amitié et de voisinage. Dans un cas comme dans l'autre, la définition du groupe local continue d'impliquer comme critère essentiel la présence de rapports sociaux informels, concrets et directs d'amitié ou de voisinage, de même que la connaissance directe des individus auxquels on a affaire.

3 Paesano (pluriel paesani) vient de paese (pluriel paesi) qui, en italien, possède un double sens : le terme peut référer premièrement au pays dans l'acception nationale du terme (l'Italie par exemple); mais il est aussi utilisé pour référer au « pays » dans son sens restreint territorialement. Il réfère alors au village, à la commune ou à la petite ville de campagne d'origine. C'est dans ce deuxième sens que les termes de paese et de paesano seront utilisés au cours de cet article.

4 Pour une analyse du traitement que les récits réservent aux domaines de la famille, de la parenté et de la communauté, voir Peressini (1991b : chap. IV et V).

5 Nombreux sont en fait les discours qui assimilent le travail non seulement à une mise entre parenthèses de la vie, mais plus radicalement encore à un sacrifice qui nous valorise, puisqu'il est normal et bien de se sacrifier au travail pour le bien-être de sa famille (Voir Peressini 1991b : chap. XI).

6 Il serait facile de montrer comment les discours distinguent différentes sortes de consommation tout en les hiérarchisant. Il y a, premièrement, une distinction entre ce que l'on pourrait appeler une consommation familiale, destinée à satisfaire les besoins du groupe domestique, et une consommation non-familiale qui vise à satisfaire des besoins qui sont, soit strictement individuels (sorties, achat de biens personnels, hédonisme), soit collectifs (sorties des les bars et cafés avec les amis, etc.). Si la consommation familiale est largement valorisée, la consommation extra-familiale subit la plupart du temps des critiques sévères qui la font apparaître souvent comme un gaspillage des ressources financières familiales. Deuxièmement, les discours opèrent également une seconde distinction à l'intérieur même de la consommation familiale, entre ce que l'on pourrait appeler une consommation familiale restreinte, portant sur des biens et des services de première nécessité pour la famille (nourriture, vêtements, logement, maison, etc.), et une consommation familiale élargie, visant des biens et des services jugés superflus : vacances en famille, voyages, etc. Alors que le premier type est fortement valorisé, le second subit un traitement beaucoup plus mitigé (voir Peressini 1991b : chap. X).

7 Sans pouvoir entrer dans les détails, il faut également noter combien cette conception instrumentale du travail est constamment affirmée dans la forme que prennent d'innombrables discours qui parlent des emplois que l'on a exercés sans jamais pénétrer sur les lieux et les temps de travail (voir Peressini 1991b : chap. XI). Réduit à n'être qu'un instrument, le travail subit alors une évacuation de son contenu. En même temps qu'il est partout question de travail, peu de choses sont dites, dans ces discours, à propos des emplois occupés. S'ils mentionnent rapidement les emplois et les com-

pagnies pour lesquelles on a travaillé, les récits se projettent aussitôt vers l'extérieur de la sphère du travail, vers ce que le travail produit ou rend possible. Vers les salaires, tout d'abord, qui sont la condition essentielle de toute consommation familiale : salaires que l'on énumère, dont on décrit la progression, qui constituent souvent la seule motivation permettant de supporter des conditions de travail difficiles ou qui apparaissent comme le seul critère dictant les changements d'emplois et l'acquisition de nouvelles qualifications. Vers la consommation familiale elle-même, ensuite, qui permet aux narrateurs de se présenter en « bons pères de famille », en « bonnes mères », en « bons fils » ou en « bonnes filles » du fait de leur contribution au bien-être matériel du groupe domestique. Dans tous les cas, le travail n'est abordé que pour parler de ce à quoi il sert. En ce sens, les discours recueillis appartiennent à ce que Lane (1994) appelle une « économie de consommation » par opposition à une « économie des producteurs ».

8 Si l'espace le permettait, il serait aussi possible d'ajouter à ces discours un grand nombre d'autres récits dans lesquels ce n'est pas seulement l'expansion du travail « fermé », mais bien l'expansion de l'ensemble des activités économiques (travail et consommation) qui se présente comme un facteur affectant négativement le temps consacré à la vie sociale, familiale ou communautaire (voir Peressini 1991b : chap. XII).

9 Les récits de vie d'immigrants italiens sont, en effet, marqués par le retour régulier de comparaisons explicites et implicites qui reviennent, d'une manière ou d'une autre, à évaluer le pays que l'on a laissé (plus précisément le village et les parents ou amis qui y sont demeurés) relativement à celui où l'on a choisi de vivre. La grande majorité de ces comparaisons, qui portent sur la nature ou sur les gens, sur les aspects économiques ou sur la vie sociale, peuvent être regroupées dans l'une ou l'autre des trois thèmes comparatifs suivants : comparaison entre l'Italie d'autrefois et le Canada d'aujourd'hui qui sert à évaluer, en fait, la trajectoire des narrateurs immigrants eux-mêmes de même que leurs progrès; comparaison entre l'Italie d'autrefois et l'Italie d'aujourd'hui qui, d'une part, revient à évaluer le parcours et les progrès de ceux qui sont restés en Italie et qui, d'autre part, amorce une comparaison implicite entre la trajectoire des « émigrants » et celle des « non-émigrants », lorsqu'on rapproche cette comparaison de la précédente; comparaison, enfin, entre l'Italie d'aujourd'hui et le Canada d'aujourd'hui qui compare directement les résultats obtenus par les « émigrants » et par les « non-émigrants », évaluant ainsi le bien-fondé de la décision d'émigrer (voir Peressini 1991b : conclusion).

10 Il y aurait toute une analyse à faire de ces moments dans les récits où les narrateurs, plutôt que de se présenter en sujets d'une identité donnée pour expliquer leur conduite, se transforment en objets de facteurs sur lesquels ils n'ont aucune prise et, du même coup, se déresponsabilisent vis-à-vis de ce qui leur est arrivé. Cela se présente, en particulier, lorsqu'on aborde la question du bien fondé de la décision d'émigrer et que l'on constate que ceux qui ont pris la décision opposée (soit celle de rester en Italie) vivent mieux que nous aujourd'hui. Ce qui fut un choix (la décision de quitter l'Italie pour le Canada) élaboré à partir de divers critères (revenus escomptés; connaissances de parents ou d'amis ayant expérimenté avec succès ce genre d'émigration; etc.) est transformé par les narrateurs en une nécessité (« j'ai dû partir »; « je n'avais pas le choix »; « que pouvais-je faire d'autre? »; « on mourait de faim »), ce qui les soulage du poids d'avoir peut-être fait le mauvais choix.

11 Il en est de même pour les discours portant sur la consommation. En effet, alors que les narrateurs se valorisent par leurs sacrifices et par leur contribution à une consommation strictement familiale, on assiste très souvent, pour les enfants, à la valorisation généralisée d'une consommation non familiale : divertissements, voyages de noces, restaurants, autos, sports, etc. Les narrations sur les enfants les poussent ainsi à profiter de leur jeunesse et à se divertir autant que cela leur est possible.

12 Pour une discussion et une illustration plus approfondie de ces deux modes de présentation de soi fondées sur l'analyse détaillée de deux récits de vie, voir Peressini (1993).

Références

BERTAUX, D.
1980 L'approche biographique : sa validité méthodologique, ses potentialités. *Cahiers internationaux de sociologie*, 69 : 197-225.

BOURDIEU, P.
1980 *Le Sens pratique*. Paris, Minuit.

1986 L'illusion biographique. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 62/63 : 69-72.

BOUVIER, P.
1983 Pour une anthropologie de la quotidienneté du travail. *Cahiers internationaux de sociologie*, 74 : 133-142.

BURGOS, M.
1979 Sujet historique ou sujet fictif : le problème de l'histoire de vie. *Information sur les sciences sociales*, 18 (1) : 27-43.

CATANI, M.
1984 Sujet et valeurs dans l'histoire de vie sociale. Dans Galey, J.-C. (textes réunis par), *Différences, valeurs, hiérarchie. Textes offerts à Louis Dumont.* Paris, Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, pp. 213-233.

CATANI, M. et S. MAZÉ
1982 Tante Suzanne. Une histoire de vie sociale. Paris, Librairie des Méridiens.

FERRAROTTI, F.
1983 Histoire et histoires de vie. *La méthode biographique dans les sciences sociales.* Paris, Librairie des Méridiens.

GAGNON, N.
1981 On the Analysis of Life Accounts. Dans Bertaux, D. (ed.) : *Biography and Society. The Life History Approach in the Social Sciences.* London, Sage, pp. 47-60.

1980 Données autobiographiques et praxis culturelle. *Cahiers internationaux de sociologie*, 69 : 291-304.

GAGNON, N.et B. JEAN
1975 Les histoires de vie et la transformation du Québec contemporain. *Sound Heritage*, 4 (1) : 56-63.

HANSEN, M. L.
1987 The Problem of the Third Generation Immigrant. Republication of the 1937 address with introductions by Peter Kivisto and Oscar Handlin. Rock Island, Swenson Swedish Immigration Research Center and Augustana College Library.

HARNEY, R.F.
1980 The Padrone System and Sojourners in the Canadian North, 1885-1920. In Pozzetta, G.E. (ed.) : *Pane e lavoro : The Italian American Working Class*, Toronto, Multicultural History Society of Ontario, pp. 119-37.

1979 Montreal's King of Italian Labour : A Case Study of Padronism. *Labour / Le travailleur*, 4 (4) : 57-84.

1977 The Commerce of Migration. *Canadian Ethnic Studies*, 9 (1) : 42-53.

1974 The Padrone and the Immigrant. *Canadian Review of American Studies*, 5 (2) : 101-18.

IACOVETTA, F.
1986 From Contadina to Worker : Southern Italian Immigrant Working Women in Toronto, 1947-62. In Burnet, J. (ed.) : *Looking into My Sister's Eyes : An Exploration in Women's History.* Toronto, Multicultural History Society of Ontario, pp. 195-222.

KAUFMANN, J.-C.
1988 La chaleur du foyer. Analyse du repli domestique. Paris, Meridiens-Klincksieck.

LALIVE D'EPINAY, C.
1986 Temps, espace et identité socioculturelle : les ethos du prolétariat, des petits possédants et de la paysannerie dans une population âgée. *Revue internationale des sciences sociales*, 107 : 97-113.

1985 Récit de vie et projet de connaissance scientifique (ou que faire de la subjectivité?). *Recherches sociologiques*, 16 (2) : 237-249.

1983 Récits de vie et vie quotidienne. *Revue suisse de sociologie*, 1 : 37-44.

LALIVE D'EPINAY, C., J. KELLERHALS et M. MODAK
1983 L'hédonisme stoïque de la culture populaire. Le prolétariat retraité. *Revue suisse de sociologie*, 1 : 169-186.

LANE, R. E.
1994 Le travail comme « désutilité » et l'argent comme mesure du bonheur. Deux erreurs dans l'équation hédoniste des économistes. Dans *Pour une autre économie.* Paris, La découverte.

MORIN, F.
1980 Pratiques anthropologiques et histoire de vie. *Cahiers internationaux de sociologie*, 69 : 313-40.

PERESSINI, M.
1993 Référents et bricolages identitaires. Les histoires de vie d'un père et d'un fils italo-montréalais. *Revue européenne des migrations internationales*, 9 (3) : 35-62.

1992 Personal and Public Realms : The Views of Italian Immigrants in Montreal. In Pozzetta, G.; Ramirez, B. (eds.) : *The Italian Diaspora : Migration Across the Globe.* Toronto, Multicultural History Society of Ontario, pp. 193-208.

1991a The Life History as an Expression of Multiple Identities : Notes on Research in an Immigrant Context. In Sharma, S.P.; Ervin, A.M.; Meintel, D. (eds.) : *Immigrants and Refugees in Canada. A National Perspective on Ethnicity, Multiculturalism, and Cross-Cultural Adjustment.* Saskatoon, Montréal, University of Saskatchewan, Université de Montréal, pp. 231-248.

1991b Sujets et identités multiples : analyse des histoires de vie d'un groupe d'immigrants italiens à Montréal. Thèse de doctorat, département d'anthropologie, Université de Montréal.

1990 Migration, famille et communauté. Les Italiens du Frioul à Montréal, 1945-1980. Montréal, Université de Montréal, Etudes italiennes n. 2.

1984 Stratégies migratoires et pratiques communautaires : les Italiens du Frioul. *Recherches sociographiques*, 25 (3) : 367-91.

PERESSINI, M. et D. Meintel
1993 Identité familiale et identité individuelle chez des immigrantes italiennes âgées : réflexions à partir de deux recherches. *Culture*, 13 (2).

PUCCI, A.
1985 At the Forefront of Militancy : Italians in Canada at the Turn of the 20th Century. *Polyphony*, 7 (2) : 37-42.

1981 Canadian Industrialization Versus Italian Contadini in a Decade of Brutality, 1902-1912. In Harney, R.F.; Scarpaci, V.J. (eds.) : *Little Italies in North America*, Toronto, Multicultural History Society of Ontario, pp. 183-207.

RAMIREZ, B.
1991 Par Monts et par vaux. Migrants canadiens-français et italiens dans l'économie nord-atlantique, 1860-1914. Montréal, Boréal.

1989 Workers Without a Cause : Italian Immigrant Labour in Montreal, 1880-1930. In Perin, R.; Sturino, F. (eds.) : *Arrangiarsi. The Italian Immigration Experience in Canada*, Montréal, Editions Guernica, pp. 119-34.

1986 Brief Encounters : Italian Immigrant Workers and the CPR, 1900-1930. *Labour / Le travailleur*, 17 : 9-27.

1984 *Les premiers Italiens de Montréal. L'origine de la Petite Italie au Québec*. Montréal, Boréal.

RAMIREZ, B. et M. DEL ALSO
1980 *The Italians of Montreal, from Sojourning to Settlement, 1900-1921*. Montréal, Editions du Courant.

SCARDELLATO, G. P.
1985 Italian Immigrant Workers in Powell River B.C. : A Case Study of Settlement Before World War II. *Labour/Le travail* 16 : 145-63.

STURINO, F.
1989 Italian Emigration : Reconsidering the Links in Chain Migration. In Perin, R.; Sturino, F. (eds.) : *Arrangiarsi. The Italian Immigration Experience in Canada*, Montréal, Editions Guernica, pp. 63-90.

1985 The Social Mobility of Italian Canadians : 'Outside' and 'Inside' Concepts of Mobility. *Polyphony*, 7 (2) : 123-27.

1981 Inside the Chain : A Case Study in Southern Italian Migration to North America, 1880-1930. Ph.D. Thesis, Department of Educational Theory, University of Toronto.

THOMPSON, P.
1979 *The Voice of the Past. The Oral History*. London, Oxford University Press.

ZUCCHI, J.
1985 Occupations, Enterprise and Migration Chain : The Fruit Traders from Termini Imerese in Toronto, 1900-1930. *Studi Emigrazione / Etudes Migrations*, 77 : 68-80.